

Pour perdre son temps dans une époque coulée dans le ciment, faudrait-il l'avoir à soi... Or qu'est l'idée d'un temps personnel, sinon celui de la cellule du moine et du méditant : le caveau hégélien du lobe frontal ? )Espace cognitif, gants de boxe.( Il n'est de temps réel que collectif, et partant spatial. Ce temps corporel qui part du bulbe rachidien, et s'avance dans l'éclair viscéral, toujours plus bas dans l'enracinement du ventre, avant de longer en foudroyant les chairs le nerf sciatique pour rejoindre un instant foudroyé le sol.

Pas l'asphalte, pas ce crâne inversé, cette maladie du vieillissement.

Non, pas cet oubli qui est une perte au fond, un dépérissement de la mémoire ; un amas de synapses inarticulées, un trou dans l'Histoire, un flash, le grand rectangle blanc d'une compromission, un abandon du flambeau sous les nuages amnésiques et l'immonde oubli de soi dans le bleu du ciel. Pas cet éjaculat de temps, mais le sang en ébullition. Alors nous connaissons le temps, au sens féminin du terme ! ]Et ce temps est accouchement, vagues se fracassant contre la craie temporelle qui définit une silhouette au sol.[ Une histoire de relais, et de transmission qui ne soit pas inarticulée.

Incessamment le sable est ce délitement typographique de l'une des vingt et une lettres du titre puis d'une autre et ainsi de suite dans cet ouvrage : incrusté au calcaire de la page le texte serait-il dû à de l'écoulement, celui d'un document – une mise en abyme des éléments de la structure architecturale d'une bibliothèque de quartier – ouvert par l'emprunteur qui soudainement, au moment de passer le code-barres imprimé sur sa carte au lecteur numérique afin de l'enregistrer au moyen d'un automate de prêt, entrevît l'écart ne laissant coincée entre ses doigts que la coquille évidée d'un fossile de cérithes ?